

BIBLIOGRAPHIE

2003 *Les trois fils de Saint-Amour*. Éditions Le Manuscrit.

2005 *Les destins de l'enfance*. Éditions La Bruyère.

2007 *Jeannette*. Éditions Amalthée.

2009 *Des oranges amères au dessert*. Société des écrivains.

2013 *Nés sous le signe des jumeaux*. Éditions Persée.

2013 *La loi du silence du confessionnal*. Éditions Persée

CHAPITRE UN

Leiurus Quinquestranius avance. Lentement, mais surement. À pas comptés, à pas pesés. On dirait un mastodonte, une sorte de varan de Komodo. Sa carapace ressemble au blindage d'un char d'assaut, son aiguillon à une tourelle mobile, son dard à un canon prêt à tirer ses obus, son venin à une charge de dynamite mortelle. La progression du scorpion, pour difficile qu'elle soit au milieu des pierres, du sable, des ornières et des pièges du relief, est inéluctable. Il est dit que rien ne peut l'arrêter, que rien ne pourra stopper sa marche offensive, pas plus le désert que l'ennemi.

D'ailleurs, où se cache l'ennemi ? Où se terre-t-il ? Peu lui importe, tellement Leiurus Quinquestranius est sûr de sa force inébranlable. Il en serait presque devenu suffisant. Pire, arrogant. Ne pressentant pas le danger de l'environnement plutôt hostile dans lequel il évolue à découvert depuis une bonne heure, il prend le risque, malgré sa force dissuasive, d'essuyer une contre-attaque imprévisible qui pourrait à tout moment lui être fatale.

Car, si le désert est son royaume, il n'en demeure pas moins qu'il représente un territoire risqué. Force est de reconnaître qu'il doit le partager avec d'autres prédateurs aussi cruels que lui. Serpents, araignées vénéneuses, hyènes, vautours. Des coriaces à la

cuirasse bien trempée, des voraces dévoreurs de proies innocentes. Quand ils ne s'amuse pas à jouer avec elles avant de les tracter, par simple sadisme animal. Entre parenthèses, gardons à l'esprit que l'homme est issu de ce monde animal.

On l'aura compris, la portion du Sahara située au nord du Mali dans laquelle nous sommes n'a rien d'un Paradis terrestre. Si le ciel est pur, sans qu'une once de pollution ne soit visible à l'horizon, si les couleurs de la nature chatoient de mille reflets chaleureux ondoyant selon le prisme de la lumière solaire qui souvent dans cette région s'irise en de multiples arcs-en-ciel, la réalité du terrain, celle que l'on rencontre au ras du sol, il n'y a pas de pâquerettes ici, est beaucoup moins idyllique.

Pourtant, Leiurus Quinquestrianitus continue d'avancer, imperturbable, indifférent au danger qui plane autour de lui, puisqu'il sait en son for intérieur que le danger, c'est lui. Ses yeux scrutent devant, sur les côtés, derrière. En effet, lorsque Dieu l'a créé et c'était bien avant la création de l'Homme, il l'a doté de cinq paires d'yeux. Rendez-vous compte ! Cinq paires d'yeux ! Ni une de plus, ni une de moins.

- Et pourquoi, bon Dieu ? Ou mauvais Dieu ?

- C'est pour mieux te voir, mon enfant.

Dieu l'a aussi nanti de mâchoires puissantes, en forme de pinces, qui encadrent sa bouche, euh pardon, sa gueule qu'il tient constamment ouverte tel un gouffre béant.

- Et pourquoi, bon Dieu ? Ou mauvais Dieu ?

- C'est pour mieux te manger, mon enfant.

Si *Le petit chaperon rouge* est un conte, notre ami, je dis notre ami, car il vaut mieux l'avoir comme ami que comme ennemi, est une réalité nue et crue, tantôt au

sang chaud, tantôt au sang froid, selon que le soleil brille et brûle sur sa peau, ou selon qu'il gèle à pierre fendre.

Soudain, une de ses cinq paires d'yeux aperçoit une rangée de bottes alignées au cordeau le long d'une toile de tente.

Des soldats, vraisemblablement, pense-t-il. Et oui, les animaux pensent, sans pour autant avoir une âme, car l'âme n'est qu'une invention de la religion, une croyance.

En effet, six paires de rangers passent la nuit dehors pendant que leurs propriétaires essaient de dormir à l'intérieur. En fait, il y a plusieurs tentes qui bivouaquent à cet endroit. Une compagnie entière du 6^{ème} régiment du génie d'Angers. Cette nuit, la chance est avec le scorpion, son intrusion reste sans réaction de la part du campement militaire. Il est grand temps de trouver une cache où attendre le lever du jour, patiemment et en toute sécurité. Au hasard, puisque ce n'est pas le choix qui manque, il investit une des rangers qui m'appartient, moi, le sergent Alexandre Potier, chef d'une section de soldats qui attend les ordres venus de la hiérarchie sous cette tente plantée au milieu du désert. La cache trouvée, il se tapit dans son antre d'adoption en tuant le temps, non pas en comptant les moutons car chacun sait que les ovins ne courent pas les dunes, mais en égrainant du sable à l'aide de ses pinces expertes. De toute évidence, ce n'est pas l'homme qui a inventé le concept du sablier. Son piège tendu, il ne lui reste plus qu'à attendre son heure, patiemment.

L'attente ne sera pas longue. Bien avant que le sablier ne se soit vidé, un peu avant le lever du jour, un pied droit, le mien, s'introduit dans une des rangers. Justement, celle où il a élu domicile. C'est le moment

choisi par Leiurus Quinquestrianitus, le terrible scorpion du désert dont la piqûre ne laisse aucune chance de survie à celui qu'il attaque, pour passer à l'attaque.

Subitement, à l'instant même où le scorpion va me piquer, à l'instant même où je vais me mettre à hurler de douleur, je suis réveillé en sursaut par l'éblouissement de la torche électrique du capitaine de ma compagnie.

- Sergent, le commandement a donné l'ordre à toutes les Unités de se déployer en direction du nord.

Paralysé de frayeur, je le regarde, les yeux hagards.

- Quoi ! Quoi ! C'est vous, mon capitaine ?

- Bien sûr que c'est moi, bougre d'âne. Qui voulez-vous que ce soit. Grouillez-vous. Réveillez-vous hommes. On lève le camp, et cette-fois-ci pour de bon.

- À vos ordres, mon capitaine.

Je viens de réaliser que le scorpion n'était qu'un affreux cauchemar. Pourvu qu'il ne soit pas un mauvais présage, car au combat la peur est mauvaise conseillère. Inch'Allah !

Opération Serval. 6 heures du matin. On est entre chiens et loups, ou plutôt entre chacals et fennecs, quand les ombres se dessinent sur le désert du nord du Mali, avant que le soleil n'embrace le ciel encore gris d'étoiles qui ne scintillent plus. Au sol, les vagues de dunes ont cédé la place à l'erg pierreux au relief escarpé, tourmenté de rochers en équilibre instable surplombant des éboulis vertigineux. Là, dans ce mélomélo quasi inaccessible de granit et de quartz se cache l'ennemi : AQMI, Al-Qaïda au Maghreb Islamique.

Tout à coup, venant du sud comme surgi de nulle part, des hélicoptères Tigre EC665, fleuron de l'armée française, apparaissent à l'horizon. En couverture, 2 avions Rafale et 3 Mirage-2000 venus de N'Djamena fendent l'air dans un bruit de réacteurs assourdissant. Nous sommes le 11 janvier 2013, l'intervention des forces aériennes françaises peut commencer, les terroristes n'ont qu'à bien se tenir, on est sur le point de tirer un joli feu d'artifice.

Il était temps, car dans le triangle maudit, entre Kidal au nord, Tombouctou à l'ouest et Gao à l'est, la dictature islamique faisait régner depuis quelques mois une terreur sanglante, coupant les mains, tranchant les têtes, égorgeant les hommes et violant les femmes. Même les animaux ne trouvaient grâce à ses yeux, la région subissant un pillage en règle des troupeaux de chèvres et de dromadaires. Les Touaregs, ces fiers hommes bleus du désert, ne savaient plus à quels saints se vouer, les « barbus » ayant profané et saccagé les mausolées millénaires de leurs Saints historiques. Eux qui voulaient leur indépendance, loin de la tutelle de Bamako, n'avaient récolté que souffrance et désespérance.

Heureusement la France, cher pays de mon enfance, a pris l'initiative de siffler la fin de la récré. Officiellement pour des raisons humanitaires en affichant sa volonté de libérer les otages, officieusement pour préserver l'exploitation par Areva des mines d'uranium du Niger voisin.

À peine déployés, les hélicoptères lancent des missiles qui désintègrent sans remords les caches ennemies, véritables nids d'aigles dissimulés dans les montagnes et repérés auparavant par les services de renseignement français, avec la coopération non moins secrète des américains. Mais, la victoire serait impossible sans l'engagement de troupes au sol. Après le passage des hélicos, des fantassins seront chargés de nettoyer la zone. Sur le flanc ouest, un escadron de légionnaires du 2^{ème} REP est prêt à l'assaut. Sur le flanc est, les soldats du 6^{ème} régiment du génie d'Angers, mon régiment donc, ont hâte d'en découdre. Nous avons été formés, voire formatés, au combat. Se battre est notre métier, nous nous y sommes engagés, nous y sommes préparés, dussions-nous mourir sur le champ d'honneur. La Liberté, la Patrie méritent, exigent notre sacrifice. De toute façon, il est trop tard pour reculer.

L'ordre d'attaquer enfin donné par l'état-major, nous nous projetons rapidement sur les premiers contreforts de la montagne. Malgré nos lourds bardas et nos fusils mitrailleurs en position de tir, nous escaladons la pente au pas de course. On devine que cette phase de l'offensive est la plus critique, un peu comme lors du débarquement des Alliés en Normandie, lorsque les soldats couraient sur les plages à la merci du feu nourri des allemands postés dans leurs bunkers. Mais là s'arrête la comparaison.

Étrangement, la riposte de l'adversaire se fait attendre. Grisés par l'avancée de notre percée au sein des lignes ennemies, nous investissons successivement plusieurs positions stratégiques. Ce qui est pris, n'est plus à prendre. Après avoir franchi un premier col entre deux djebels, nous redescendons sur l'autre versant de la montagne par un étroit sentier longeant une paroi rocheuse verticale. Le terrain est dégagé et l'exercice semble plus proche de celui d'une via ferrata pour touristes en mal de sensations fortes que d'une mission de guerre. Manifestement les islamistes ont quitté le secteur pendant la nuit, prévenus par leurs observateurs de l'imminence de l'assaut.

Protégés par les légionnaires du 2^{ème} REP restés sur le sommet, le 6^{ème} régiment du génie continue de dévaler le sentier en file indienne. Le secteur étant particulièrement glissant, je recommande la plus grande prudence à mes soldats.

- Faites gaffe aux entorses, les gars !

Malheureusement, je n'aurai pas le temps d'entendre la réponse de mes compagnons d'armes, le réglementaire:

- Oui chef !

Une énorme explosion de souffle, de flammes et de débris d'acier déchire le sol sous mes pieds. La déflagration désintègre les rochers alentours, déchire l'air en éclairs fulgurants. Une avalanche de pierres s'écroule sur les soldats. Le sentier était miné, l'ennemi n'hésitant pas à employer les moyens les plus veules, les plus sournois. Qu'on se le dise, les islamistes d'AQMI sont organisés et très rusés.

Immédiatement, un épais nuage de poussière enveloppe l'endroit rendant la scène invisible aux

rescapés du piège tendu par les rebelles. Les malheureux devront attendre deux à trois minutes, le temps que les fumées se dissipent, pour apercevoir l'ampleur des dégâts et surtout l'horreur du spectacle. Par réflexe, la plupart des survivants détournent un instant les yeux tant la vision de ce désastre est apocalyptique, insupportable au regard.

Après le vacarme des détonations, un grand silence s'installe, rendant l'environnement irréel. Pourtant, les survivants ne rêvent pas. Ce ne sont que corps ensanglantés, déchiquetés, certains déjà réduits à l'état de cadavres, d'autres encore en vie, en survie plus exactement, grimaçant de douleur, vouant leur âme à la miséricorde de Dieu. Ce ne sont aussi que plaies béantes, fractures ouvertes dont les os brisés pointent à travers les chairs en lambeaux, crânes défoncés, yeux brûlés vifs. Bref, l'horreur intégrale de la guerre.

20 heures, l'heure du journal sur BFM-TV. Les français sont rentrés chez eux, métro-boulot, mais pas encore dodo. En effet, avant d'aller se coucher, ils suivent à la télé le rituel des infos. En l'occurrence, le présentateur est une présentatrice. Jeune, jolie, du style " T'as de beaux yeux tu sais", intelligente évidemment, très intelligente surtout au niveau du décolleté. Bien entendu, elle arbore un anti-sourire de circonstances, car les dernières nouvelles ne sont pas bonnes. Immédiatement la caméra zoome sur une carte du Mali et sur l'écran clignote un astérisque rouge à l'endroit même de l'attentat, au cœur de la région montagneuse du Nord.

Le ton se veut de dramatique.

- Nous apprenons que le ministère de la défense déplore la perte de quatre soldats français lors du déclenchement de l'intervention Serval au Mali. Par ailleurs, dix blessés graves sont en instance de rapatriement sanitaire sur Paris.

Des images du désert malien sont projetées en arrière-plan. On y voit une automitrailleuse qui ouvre la route à un convoi de véhicules militaires. Ce reportage datant d'une semaine environ a été tourné lors des préparatifs de l'intervention.

La présentatrice poursuit.

- Les rebelles d'AQMI avaient auparavant pris soin de miner la zone des combats avec des mines anti-personnel à fragmentation, particulièrement dangereuses et traumatisantes. On craint le pire quant au pronostic vital des blessés qui sont actuellement en cours de transfert sur la capitale à bord d'un avion Transall. Le secrétariat de l'Élysée nous informe que le Président Hollande en personne, rejoindra Bamako dans les heures qui viennent afin de se situer au plus près du théâtre des opérations. Valérie Trierweiler, la compagne du Président de la République et aussi son ONG politique, supervisera quant à elle la prise en charge des blessés qui seront dispatchés dans plusieurs hôpitaux parisiens.

Pendant le commentaire, les téléspectateurs peuvent consulter en incrustation sur un bandeau qui se déroule en bas de leur écran les derniers résultats du championnat de foot. On y apprend que l'OM et le PSG ont fait match nul 0-0. Et oui ! On n'a pas tous les mêmes priorités et la télé doit satisfaire un large public, course à l'audimat oblige. « Panem et circences ». Le zapping continue. La présentatrice passe du coq à l'âne sans

sourciller, toujours très professionnelle. Elle nous informe que les partenaires sociaux viennent de parapher un accord interprofessionnel sur la compétitivité des entreprises. Serrages de mains de représentants du monde économique et social, cravatés, à l'ego visiblement très développé et très satisfait.

Les reportages se suivent à une cadence soutenue. On en oublierait presque l'épisode tragique de la guerre du Mali qui a ouvert le bal des nouvelles. De nos jours, la guerre est devenue un authentique spectacle télévisuel, une sorte de télé réalité. Et pourtant, ce n'est pas du cinéma. Moralité : trop d'infos tue l'info.

J'entends des voix autour de moi, lointaines, assourdies. Des pas aussi, feutrés. *J'ai mal à la tête et les punaises me guettent.* Très mal à la tête. Mes paupières sont si lourdes que je n'arrive pas à les ouvrir. J'imagine, je comprends que je suis dans un lit, mais que ce n'est pas mon lit, que je suis entre conscience et inconscience, plongé dans une sorte de coaltar ouaté. *De toutes les matières, c'est la ouate que je préfère.* Après un temps d'adaptation, je m'aperçois que les voix sont féminines, les pas plus légers. Je sens le bout de mon nez qui me chatouille désagréablement et j'ai envie de me gratter, furieusement envie si vous voyez ce que je veux dire, mais je n'en ai pas la force. Du moins, je le pense. J'ai l'impression d'avoir dormi longtemps, très longtemps, tellement mon corps est engourdi de lassitude. Bon sang ! Mon nez me gratouille de plus en plus, au point que la démangeaison devient intolérable. J'en fais une fixation, sans pour autant arriver à lever ma main afin de calmer ce prurit féroce qui ne cesse de me titiller. N'en pouvant plus, je crie.

- S'il vous plaît, aidez-moi.

Aussitôt quelqu'un se précipite vers moi.

- Monsieur Potier, vous êtes réveillé?

Tiens, c'est bizarre. Cette personne connaît mon nom. Je m'efforce d'écarter les yeux dans le but de mieux la dévisager. Il s'agit d'une jeune femme que je ne connais pas, ni de vue, ni des lèvres. Elle ressemble à une infirmière, qui plus est avec des yeux pers, entre bleu marine et vert Véronèse.

Peu fier de moi, j'articule d'une voix à peine audible.

- Je n'arrive pas à me gratter le nez, c'est horripilant.

Visiblement, elle a compris ma détresse, car son regard devient compatissant.

- Ne bougez pas, je vais chercher un mouchoir.

Elle est drôle cette dame de me demander de ne pas bouger, moi qui ai la sensation d'être collé, scotché, vissé dans des draps. L'infirmière, car c'en est bien une, j'en ai maintenant la certitude, est déjà de retour.

- Voilà qui va vous soulager, je l'espère.

Elle me frotte le nez avec le mouchoir.

- En effet, merci beaucoup.

Je ne sais pas pourquoi à cet instant précis, j'ai le sentiment de percevoir de la gêne dans son attitude.

Pour se donner une contenance, elle reprend la parole.

- Je vous aide à vous relever dans le lit ?

- Je pèse 80 kilos, vous savez.

Elle sourit.

- Ne vous inquiétez pas, le lit est électrique.

J'ai envie de lui répondre.

- Et vous, êtes-vous aussi électrique ?

Mais, sagement, je choisis de m'abstenir de faire le mariole.

Effectivement, sous l'effet d'une simple manipulation de la télécommande, je me retrouve en position semi-assise, installé dans un grand box de soins-intensifs, entouré d'appareils de réanimation multiples et variés censés surveiller mon état clinique. Étonné, je constate que mes jambes sont en traction. Anticipant ma question, elle confirme mes soupçons:

- Vous avez une fracture du fémur bilatérale. Le chirurgien orthopédiste vous opérera demain.

J'ironise.

- Enchanté !

Tout à coup, une vision insensée me déchire la rétine. Quelque chose d'indicible, d'inconvenant à ma propre raison provoque en moi un choc d'une violence inouïe. Je n'en crois pas mes yeux. Mes mains ont disparu de mes bras, remplacées par deux moignons bandés de Velpeau. Mes avant-bras ressemblent à deux saucissons qui s'agitent ridiculement en brassant de l'air sans rien attraper. Voilà donc pourquoi je n'arrivais pas à me gratter le bout du nez tout à l'heure. Terrible. Terriblement terrible, si j'ose m'exprimer de la sorte. D'une insupportable cruauté et le supplice ne fait que commencer. Je voudrais hurler de toutes mes forces ma douleur, ma peine, crier ma rage, mon incompréhension, me rouler par terre afin de libérer la tension extrême qui m'étreint jusqu'à l'étouffement.

Pourquoi moi? Justement, moi, le sergent Alexandre Potier du 6^{ème} régiment du génie, valeureux soldat sans peur et sans reproche de l'armée française, aimé de ses hommes, apprécié de ses chefs. Je ne mérite pas un tel châtiment monstrueux. L'amputation de mes deux mains, pensez, la droite et la gauche d'un seul coup d'un seul. Une mutilation pire que celle d'un voleur en Arabie puisqu'on ne lui coupe qu'une seule main, alors que j'aspirais à libérer le peuple malien des chaînes de l'obscurantisme et de l'oppression. Objectif humanitaire, résultat inhumainitaire. Soudain, un flash m'éblouit. Suis-je bête, j'ai eu la berlue. Mes moignons ont disparu. Je vois à nouveau mes mains. Pour me rassurer, je me dis un petit bonjour, de la main droite, puis de la gauche. À nouveau j'esquisse le signe de faire coucou, à droite, à gauche. Mais le flash disparaît aussi vite qu'il était apparu. Je viens d'être victime du syndrome du membre fantôme. Le docteur m'expliquera